

**THIERRY  
DANCOURT**

**Jardin d'hiver**

Roman

**LA TABLE RONDE**

# JARDIN D'HIVER

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Hôtel de Lausanne,*  
Prix du premier roman 2008.



THIERRY DANCOURT

# JARDIN D'HIVER

Roman



LA TABLE RONDE

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2010.  
ISBN 978-2-7103-6733-8.

*À mes parents,  
à Nathalie et Siegfried.*

## I

Il pleut sur le square Kennedy. Une pluie tiède, qui tombe obliquement. Les parterres engazonnés, les allées au tracé sinueux, les bouquets d'arbustes, le bassin avec son jet d'eau, la guérite du gardien : ce décor m'est familier. Je viens ici très souvent, je retrouve M. André Smeyers, Mme Raymonde Desnoyers, M. Lucien Rochais, des gens que je connais et qui sont tous à la retraite, pratiquement.

Les bancs du square Kennedy sont à traverses rouges et blanches – des traverses en matière plastique, sans doute prévues pour résister à l'humidité, l'air salé. Je suis assis sur l'un de ces bancs, j'observe, j'attends, je regarde la partie arrière du palais des congrès. De l'autre côté c'est la « façade de Foncillon », large avenue divisée par un terre-plein, et puis c'est l'océan.

L'océan est gris clair, il se confond avec le ciel dans un même aplat que trouble à peine le trait hésitant de la ligne d'horizon. L'océan, le square Ken-



nedy, l'imposant immeuble qui à un moment forme un pont au-dessus de la rue Pierre-Jônain : oui, ce cadre m'est familier, mais pas le banc sur lequel j'ai pris place, nouveau pour moi.

Personne, dans ce jardin rayé par la pluie. L'eau coule sur mon front, mes joues. J'allume une cigarette blonde, dois m'y reprendre à trois fois ; je pourrais m'abriter sous le parapluie de femme que m'a prêté M. Smeyers, mais il reste là, sur le banc, je ne l'ouvre pas.

C'est la fin de l'hiver, et je l'aurai passé ici. Elle aimait cet endroit, j'en suis sûr.

## II

L'autocar s'est arrêté devant la gare routière. C'était une bâtisse de forme arrondie, pour partie vitrée, qui se prolongeait par une galerie montée sur de fins poteaux. Le soir tombait, la ville flottait dans une sorte de halo qui estompait les contours, mettait tout sur le même plan.

J'avais gardé mes affaires avec moi, dans le car. Ma valise était sur le porte-bagages, au-dessus, ma machine à écrire et mon magnétophone sur le siège voisin, emballés dans des sacs plastique que j'avais pris la précaution de doubler. Je m'étais assis juste derrière le chauffeur, sur sa droite, de façon à pouvoir profiter du paysage qui s'encadrait dans le pare-brise, et, après que fut descendu un jeune couple, je m'étais retrouvé seul avec lui. Tout en fumant, il fredonnait la chanson que diffusait l'autoradio ; lorsqu'il manœuvrait son large volant, il semblait porter tout son poids devant lui, et on avait alors l'impression qu'il se battait avec son car.

J'avais fini par m'assoupir, bercé par la radio et le ronflement du gros moteur. À mon réveil, les plafonniers répandaient dans l'habitacle une clarté jaune dont l'intensité, très faible, paraissait varier légèrement en fonction de notre vitesse. J'avais aperçu, là-bas, se profilant dans la brume, la silhouette de l'église Notre-Dame, insecte au repos se dressant parmi les immeubles, papillon, cigale. Lui, il chantait toujours, à tue-tête maintenant.

— Je vous ai réveillé, peut-être ? m'avait-il dit en se tournant. Excusez-moi, mais je ne peux pas m'empêcher de chanter, quand je suis dans mon car. Vous savez, nous ne faisons pas un métier très drôle, nous, les chauffeurs. Seuls avec la machine, la plupart du temps... Souvent le soir... Seuls ou avec des gens pas forcément causants... On a de brusques chutes de moral... Alors conduire en chansons...

Un peu désorienté, ma valise et mes sacs plastique à mes pieds, je suis resté un moment sous la galerie de la gare routière, à regarder les quelques voitures qui suivaient le cours de l'Europe mollement, comme ralenties par la brume. Ce cours de l'Europe était certainement « le grand boulevard » dont m'avait parlé le chauffeur et qui selon ses indications « devait me conduire facilement dans le centre ». Mon regard s'est posé sur le flanc du véhicule où il était écrit dans une typographie italique, et grasse : « AUTOCARS TABARD ». À l'intérieur, toujours assis à sa place, il laissait le moteur tourner ; je l'observais, à travers la buée qui recouvrait les vitres : il avait allumé une autre cigarette, consultait régulièrement

sa montre. Sans doute, l'heure venue, allait-il repartir, faire le trajet dans l'autre sens. Puis il reviendrait ici. Et ainsi de suite, inlassablement, en chansons.

Le cours de l'Europe aboutissait à un rond-point que dominait un bâtiment aux volumes cubiques, marqué d'une bande de vitrage et précédé d'une galerie rappelant celle de la gare routière. Sous l'horloge, intégrée à la façade, et arrêtée à trois heures, on pouvait lire : « POSTE - TÉLÉGRAPHE - TÉLÉPHONE ». J'ai emprunté la rue qui partait sur la droite et dont les commerces étaient déjà fermés.

La brume se faisait encore plus dense, ici, dans le centre-ville. La lumière des lampadaires, non seulement ne suffisait pas à la dissiper, mais accentuait encore l'impression de halo. Les limites des immeubles étaient floues, ils débordaient les uns sur les autres ; les rares personnes que je croisais sur le trottoir émergeaient au dernier moment, et, bien que passant à quelques mètres, semblaient à une distance considérable. Comme me l'avait indiqué le chauffeur, je suis finalement parvenu à une esplanade où s'élançait le profil si particulier de l'église Notre-Dame. À mesure que je m'en approchais, le papillon qui m'était apparu tout à l'heure depuis l'autocar Tabard se muait en gigantesque criquet de soixante mètres de haut, en béton brut.

« Rue de Foncillon », disait la plaque fixée de l'autre côté de l'esplanade. Là-bas, j'ai distingué une enseigne de néon bleue qui, elle, parvenait à percer le voile laiteux anesthésiant le quartier. Le mot « HÔTEL » était composé en caractères filiformes, agencés à la verticale. Je me suis engagé dans cette rue

bordée de petits immeubles blancs, et qui montait un peu. Je suis passé devant la bibliothèque municipale.

— Une chambre ? La chambre, vous voulez dire...  
Je n'en ai qu'une, monsieur. Vous avez d'ailleurs de la chance de ne pas trouver porte close, je ne devrais pas être là, logiquement. J'arrête l'activité.

— C'est l'employé des autocars Tabard qui m'a recommandé votre établissement.

— Claude ?

— Oui, peut-être. Claude.

— Et Claude ne vous a pas dit que je fais aussi restaurant, tant qu'il y était ? Hôtel-restaurant, pourquoi pas...

Le ton de sa voix se radoucit :

— En l'occurrence vous tombez bien, la chambre devrait être occupée, en principe, mais il se trouve que la personne a différé son arrivée de quelques jours, elle ne sera là que la semaine prochaine. Vous avez de la chance, vous, beaucoup de chance... D'autant que trouver un hôtel ouvert, ici, en plein hiver, cela tient du miracle.

Il me fit entrer :

— À part cette personne, je ne prends plus aucun client. Fini, terminé, je rends mon tablier. J'aurai fait ma dernière saison cette année.

Je lui ai demandé pour quelle raison, dans ce cas, il branchait son enseigne.

— Oh, l'habitude, sûrement... Dès que la lumière décline, j'allume. C'est comme un repère dans la rue, pour les gens du quartier. Un repère, une espèce de veilleuse dans la nuit... Mais vous avez raison, cette

enseigne attire. La preuve : vous. Le mieux serait que j'éteigne... définitivement... à dire vrai j'ai du mal à m'y résoudre... Combien de temps comptez-vous rester à l'hôtel ?

— Je ne suis pas encore fixé. Trois jours, peut-être quatre.

— Elle peut même clignoter.

Son visage avait une expression malicieuse, presque enfantine.

— Pardon ?

— L'enseigne. Je peux la faire clignoter, si je veux.

Il me montrait, au mur, un interrupteur à différentes positions :

— Je n'ai qu'à tourner le bouton sur la gauche... Bon, suivez-moi, je vais vous donner la clé de votre chambre. De la chambre, plutôt...

Il a réprimé un petit rire.

La réception se trouvait à l'étage, on y accédait par un escalier sans contremarches et dont la rampe était constituée de fils métalliques entrecroisés. Il avait pris la valise, moi les sacs plastique.

Là-haut, il s'est assis à un bureau dont il a ouvert successivement les trois tiroirs, qu'il refermait chaque fois bruyamment :

— Ah, où ai-je pu fourrer cette clé... Et dire qu'il n'y en a qu'une, qu'est-ce que ce serait si j'avais à gérer un palace...

J'ai remarqué, punaisé au mur derrière lui, un plan de la ville. La pastille rouge indiquait probablement l'emplacement de l'hôtel, l'hôtel Océanic.

### III

La salle à manger, très lumineuse, comportait des baies en angle. Disposées sur le pourtour, les tables laissaient vide le centre de la pièce. L'un des murs était en pierres apparentes ; sur un autre on avait fixé des bouées de sauvetage rayées orange et blanc, ainsi qu'un filet de pêche décoratif qui emprisonnait des boules de verre, des coquillages, des étoiles de mer.

D'où je me trouvais, je pouvais voir une partie de la rue que j'avais parcourue à mon arrivée, dans la brume. Ce matin-là, sous le soleil, elle était méconnaissable, cette rue de Foncillon. Lignes précises, volumes découpés avec netteté, tracé de la chaussée bien défini, immeubles bien séparés les uns des autres : qu'était devenue la rue cotonneuse de la veille ? Sur ma gauche, j'ai remarqué un petit bâtiment – deux étages, comme l'hôtel, et comme la plupart de ceux du quartier – très original, puisque sa façade présentait une avancée en forme de parenthèse bleue.

Le patron avait préparé ma table avec soin : nappe blanche, serviette pliée en cône dans l'assiette, tasse de café, verre de jus d'orange, journal. La table voisine, accolée à la mienne, était dressée elle aussi : prévoyait-il de prendre son petit déjeuner avec moi – de manière, peut-être, sans doute, à faire plus ample connaissance ? J'ai perçu des éclats de voix, là-haut, du côté de la réception :

— Non, non, je ne vous ai jamais parlé de la semaine prochaine, jamais ! Vous ne m'écoutez pas, Marsac !

L'homme dévalait l'escalier, suivi du patron.

— Serge, attendez, ne vous énervez pas, je vais régler ça, nous allons bien trouver une solution... Du reste c'est vous qui me faites toujours le coup... Arriver au beau milieu de la nuit, comme une fleur, on n'a pas idée... Bon, je vais arranger ça, une fois de plus...

« Serge » s'arrêta net sur une marche, se retourna :

— Arranger ça ? Ah oui ? Et comment comptez-vous vous y prendre, Marsac, pour arranger ça ?

Il traversa le hall du même pas rapide et saccadé.

— Bonjour, monsieur, me dit-il en m'apercevant au fond de la salle. La direction de l'hôtel Océanic et moi-même vous souhaitons une excellente journée.

Et il quitta l'établissement en claquant la porte. Le patron descendit l'escalier à son tour, en se tenant à la rampe, puis s'approcha de ma table :

— Veuillez excuser cet incident, monsieur Labarthe. C'est le client dont je vous ai parlé : Serge, Serge Castel. Un client pas facile, je dois avouer, légèrement pointilleux... En fait il est arrivé la nuit der-



nière, au beau milieu de la nuit. Il avait dit la semaine prochaine...

M. Marsac eut un regard circulaire, avant de poursuivre, comme pour s'assurer que nous étions bien seuls.

— ... et quand il a vu que j'avais loué sa chambre, eh bien il l'a mal pris, il n'a pas accepté. Sa chambre, enfin... on va dire qu'il considère que c'est la sienne, il y a d'ailleurs un tas de cartons qui lui appartient, à l'hôtel... Bref, quand il a appris que j'avais loué sa chambre, il a eu une crise de rage, pas moyen de le calmer, et j'ai dû en préparer une autre au pied levé.

J'avais noté dans la mienne, dans la sienne, donc, quelques signes de personnalisation, plusieurs objets que l'on n'est pas accoutumé à trouver dans une chambre d'hôtel, comme cette carte postale glissée entre le mur et le miroir de la salle de bains, ou bien cette dizaine de boîtes d'allumettes familiales cachées au fond de l'armoire, ou encore, sous le lit, dépassant, une lampe de bureau et un sous-main en cuir vert.

M. Marsac ne quittait pas du regard l'entrée de la salle à manger :

— Là, il est allé acheter des cigarettes au bout de la rue, mais il va revenir... D'un instant à l'autre... Il n'est pas commode, vous savez, irascible, imprévisible... Vous avez vu, je vous ai mis la presse du jour sur votre table.

— Oui, merci.

— Attention, le revoilà... Il a fait vite aujourd'hui... Bon, moi, je remonte.

Il s'éloigna en direction de l'escalier :

— N'hésitez pas à m'appeler, si besoin.

M. Castel, une cartouche de cigarettes sous le bras, entra dans la pièce et vint s'asseoir à la table voisine, celle qui était dressée ; il avait gardé son manteau, paraissait essoufflé.

— Serge Castel, enchanté, m'a-t-il dit en me tendant la main. J'ai couru... Pardonnez-moi, pour tout à l'heure... Le petit esclandre... Ce n'est pas dans mes façons d'agir, mais...

— N'en parlons plus, le patron m'a tout expliqué, ce serait même plutôt à moi de vous présenter des excuses, car j'ai pris votre chambre.

— Ma chambre, ma chambre, c'est beaucoup dire, j'ai mes habitudes, voilà tout. En visite à Royan, peut-être ?

— Oui, oui, si l'on veut. J'ai rendez-vous.

Il ôta son manteau et le plia sur le dossier de sa chaise, méticuleusement :

— Rendez-vous... Professionnel ?

— Rendez-vous.

Il sortait de la cartouche un paquet de cigarettes de couleur dorée, des Player's ; après m'en avoir proposé, il en prit une et gratta une allumette qu'il tira d'une grosse boîte semblable à celles que j'avais vues dans la chambre.

— J'en profiterai pour visiter la ville, que je ne connais pas. Je compte rester trois, quatre jours.

— Trois ou quatre jours... Ah, quand même...

Il paraissait préoccupé.

— Rassurez-vous, lui ai-je dit, nous allons permuter, je vais vous restituer votre chambre, si vous y avez vos habitudes.

Il tira une longue bouffée de cigarette, et quand il rejeta la fumée, j'ai cru déceler comme un soupir de soulagement.

— Je... je préférerais, pour ne rien vous cacher. Ce n'est pas que je sois spécialement... comment dire... mais c'est vrai que je préférerais...

— Moi, cela ne me dérange pas, et vous, cela vous fait plaisir, alors...

— C'est très aimable à vous. De toute façon la visite va être vite faite : il n'y a rien à voir, ici.

Il aspira une autre bouffée de Player's, qu'il sembla apprécier particulièrement.

— Ma première de la journée... Vous ne fumez pas, vous ?

— De temps à autre.

— La première, la meilleure...

Il fit un geste de la main vers la rue :

— Rien, pas un seul vieux monument, pas une vieille église, pas une vieille tour, du béton, du béton... Qu'ils ont peint en blanc, quelquefois en bleu, pour égayer j'imagine. Non, comme ville à visiter, il y a mieux, si vous voulez mon avis. Le centre a été entièrement reconstruit après-guerre, alors pour les maisons de pêcheurs, les demeures en pierre, les halles de marché, il faut aller voir ailleurs, rien de tout ça ici.

Laissant sa cigarette se consumer dans le cendrier, il prit la cafetière et se servit.

— Non, nous n'avons rien d'intéressant.

Il but une gorgée de café et cela parut le plonger dans une sorte de rêverie :

— Visiter Royan...

Après un moment il me désigna le bout de la table :

— C'est ma corbeille ou la vôtre ?

— La vôtre, je crois.

— Vous n'avez pas votre corbeille, vous ?

— Le patron a dû oublier. Ou alors, autre hypothèse, la vôtre est commune.

— Commune ? Je ne pense pas, non.

Il prit un morceau de pain, l'ouvrit en deux, le beurra et le referma. Puis il le trempa dans son café.

— Dans quelle branche êtes-vous, si ce n'est pas indiscret ? m'a-t-il demandé.

— C'est difficile à expliquer... J'écris, en fait.

— Ah oui ? Bien, bien...

Mon dernier livre, *La Camargue*, était depuis trois mois dans les rayons des libraires, de certains libraires. J'en avais apporté un exemplaire ici pour lui montrer, à elle, que j'étais parvenu à atteindre mon objectif, que j'avais persévéré, et réussi, dans cette voie. Cinq ans auparavant, sortait *La Maison ronde*, qui décrivait la Maison de la Radio.

À côté de ces ouvrages de fond, dont les sujets ne m'étaient pas toujours imposés, je collaborais régulièrement à des périodiques. C'est ainsi que j'avais débuté, du reste : j'avais été, oui, l'un des rédacteurs de ces fascicules rébarbatifs destinés à une population pré-adolescente qui, deux fois par mois, paraissaient sous le titre de « BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL ». J'avais participé au numéro sur l'aéroport d'Orly, par

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR  
L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN JUILLET 2010,  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : août 2010.

N° d'édition : 176829.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*